

Le vocabulaire de la propreté dans les langues vernaculaires du Sud-Ouest de Madagascar :

pour une meilleure approche
des problèmes d'hygiène urbaine

Emmanuel FAUROUX*, Botorabe LE GROS* et Claire RASOAMALALAVAO*

Avec la collaboration de Lucien DAVID et du groupe ethnolinguistique de l'équipe de recherche associée MRSTD-Orstom de Tuléar

La ville de Tuléar, à proximité de l'embouchure du Fiherenana, sur le littoral sud-ouest de Madagascar, a connu d'importantes mutations depuis une trentaine d'années. Au cœur d'une région touchée par une sécheresse chronique qui s'aggrave cycliquement, Tuléar est devenue un pôle de migrations de survie. À l'origine, les quartiers populaires de la ville étaient principalement peuplés de Vezo (pêcheurs de mer qui occupent le littoral sud-ouest et ouest de Madagascar) et de Masikoro (éleveurs de bœufs-agriculteurs qui vivent entre les fleuves Onilahy et Mangoky). Depuis une vingtaine d'années, on assiste à l'arrivée massive de migrants venus de toute la région et, principalement, du pays mahafale (au sud-est de Tuléar) et de l'Androy (dans l'extrême-sud du pays). Les Mahafale, éleveurs de bœufs, restent à la périphérie lointaine de la ville, pour y produire du charbon de bois ou, plus près du centre, se livrent à divers petits commerces. Les Tandroy monopolisent les fonctions de tireurs de pousse-pousse et de gardiens.

En trente ans, la population de Tuléar est passée de soixante-dix mille habitants à plus de cent cinquante mille. La ville s'est trouvée prise peu à peu dans un étau constitué par de gros villages, de plus en plus nombreux et de plus en plus importants, qui ont fini par empiéter sur la zone urbanisée et l'ont progressivement « ruralisée ».

* Antenne du ministère malgache de la Recherche scientifique et technologique pour le développement (MRSTD)-Orstom, BP 404, Toliara, Madagascar.

Si Tuléar a, en partie, échappé aux bidonvilles, c'est pour disparaître progressivement sous la pression de villages vezo, masikoro, mahafale, tandroy...

Une des conséquences les plus spectaculaires de cette situation concerne la propreté et l'hygiène. La ville est devenue très sale et les règles de l'hygiène la plus élémentaire n'y sont pas respectées malgré de récents efforts des services municipaux.

Le problème est en partie lié au site autrefois choisi pour Tuléar. Il s'agit d'une vaste étendue sableuse, basse, parfois marécageuse, à l'arrière d'une mangrove qui isole mal la ville de la mer. Les quartiers administratifs et le centre ville ont occupé l'essentiel des surfaces réellement habitables. Les nouveaux villages s'installent donc là où il y a de la place, c'est-à-dire dans des zones parfois plus basses que le niveau de la mer, où aucun écoulement n'est possible. Les pluies et les grandes marées s'unissent pour former des mares, quasi permanentes en saison chaude, où s'accumulent toutes sortes d'immondices.

Mais le problème réside aussi dans certaines habitudes culturelles des immigrants. Leurs villages d'origine et leurs « campements » de brousse se trouvaient le plus souvent dans des clairières, au cœur de la forêt. Déchets, ordures, excréments s'y dissimulaient aisément et étaient rapidement consommés par les sangliers et les porcs domestiques en errance libre. Les comportements acquis dans ce milieu ont été transposés dans le nouveau contexte urbain : on défèque ou on se débarrasse de détritrus divers à quelques dizaines de mètres de sa case. Mais, de toute évidence, les terrains vagues qui subsistent encore dans la ville et à sa périphérie ne permettent pas de recevoir les excréments et les déchets de cent cinquante mille personnes.

Un projet d'aménagement régional incluant Tuléar, financé par la CEE, envisage de s'attaquer, notamment, au redoutable problème de l'« élimination des déchets ». Dans ce cadre, il a été demandé à l'équipe de recherche associée (ERA) MRSTD (1)/Orstom de réaliser une étude sur l'« anthropologie de la propreté à Tuléar », en vue de mettre en lumière les difficultés d'origine culturelle qui pourraient faire obstacle à un nouveau plan d'hygiène urbaine. Pour des raisons de disponibilité, c'est l'équipe ethnolinguistique de l'ERA (2) qui a pu, la première, entamer cette étude. Les résultats provisoires paraissent suffisamment intéressants pour justifier un rapide compte rendu dans le cadre de cette publication sur « pluri-linguisme et développement ».

(1) Ministère malgache de la Recherche scientifique et technologique pour le Développement.

(2) Dirigée par B. Le Gros et Claire Rasoamalalavao, et composée de Radomazandry, Rakotosalama Julien, Randriatsara Flavien, Razafy Emmanuel et Tombozafy Ahmada, étudiants en maîtrise de linguistique.

Les objectifs initiaux des ethnolinguistes de l'ERA étaient modestes. Il s'agissait essentiellement de faire l'inventaire des termes lexicaux qui, dans les dialectes utilisés à Tuléar (3), désignent tout ce qui concerne les excréments, les lieux d'aisance, les ordures...

On pensait que cela pourrait donner des indications sur la façon dont l'hygiène et la propreté sont perçues par les divers groupes locaux. On pensait aussi que cela contribuerait à faciliter une éventuelle action éducative ultérieure, en permettant de l'adapter aux différences dialectales. Mais, au fond, on n'attendait pas beaucoup plus qu'un premier repérage et que la mise au point d'un lexique destiné à faciliter les recherches ultérieures.

En fait, l'intérêt de l'étude a largement dépassé ce modeste objectif initial en faisant apparaître que les problèmes liés à l'hygiène étaient très fortement biaisés par l'intervention de la notion de souillure. Dans les cas où elle intervient, cette notion conduit à des réactions fortement émotionnelles qui sont sans commune mesure avec les réactions de relative indifférence que suscite la notion de saleté, « ordinaire ». L'approche ethnolinguistique a ainsi mis sur la piste d'un thème essentiel qui va décisivement orienter la suite de l'étude anthropologique et qui, d'ores et déjà, peut alimenter la réflexion des opérateurs.

Nous voudrions seulement présenter ici les principaux résultats provisoires de cette étude commencée en mai 1990, qui devrait se poursuivre jusqu'à la fin de 1991.

LE VOCABULAIRE DE LA PROPRETÉ À TULÉAR

Nous limiterons l'exposé aux thèmes les plus simples : d'une part, l'action d'aller à la selle, l'action d'uriner, les lieux d'aisance ; d'autre part, les excréments et les ordures.

L'action d'aller à la selle et les lieux où l'on va à la selle

Les termes utilisés évoquent les conditions dans lesquelles est effectuée « normalement » cette action. Tous les groupes de la région disent :

— *mangery* ou *mangere*, qui a une connotation triviale.

- (3) Malgré des différences assez sensibles, les dialectes parlés dans le Sud-Ouest sont des variantes assez proches d'une langue malgache que l'on peut sans doute considérer comme unique.

Ou :

— *miamonto*, *mañamonto* (masikoro) ou *manamonto* (autres dialectes), aller dehors, de *monto*, espace libre inhabité, par opposition à terrain aménagé.

Ou, plus rarement (surtout en tanalaña) :

— *mañolotse*, aller à l'écart, aller dans un endroit caché.

De plus, seuls les Tandroy et — peut-être — les Tanosy n'utilisent pas l'idée de forêt, ce qui s'explique parfaitement par l'environnement naturel autochtone de ces deux groupes :

— *mañañala*, aller dans la forêt.

Le lieu où l'on va à la selle est alors tout simplement la forêt

— *ala* — ou, chez les Masikoro, *ala raty* — littéralement, la mauvaise forêt.

Les Tandroy, les Masikoro et les Mahafale ajoutent une autre idée :

— *mitolake*, divaguer, s'écarter, du radical *tolake* d'où dérive le verbe transitif *manolake*, que l'on emploie par exemple dans l'expression *manolake aombe*, laisser paître les bœufs en liberté, les laisser divaguer librement, prendre leurs distances. Mais, dans le Sud-Ouest, *tolake* a aussi pris le sens d'ensorcellement à distance. Une personne mal intentionnée peut efficacement utiliser les excréments ou tout autre élément issu du corps de la personne à laquelle on veut faire du mal, cheveux, poils, rognures d'ongles. À l'inverse, on peut utiliser ses propres excréments pour nuire à autrui. Déposer un étron devant la porte de quelqu'un est considéré comme un acte de sorcellerie et puni comme tel.

Dans le même sens, mais de façon moins imagée, on peut dire :

— *mitoha*, aller loin pour chercher quelque chose.

Ou en tanosy (de Fort-Dauphin) :

— *mampelañahitse*, aller dans le lieu où l'on dépose les ordures.

Les Vezo, pêcheurs de mer, peuvent aussi dire, tout naturellement,

— *mandeha andriake*, aller à la mer.

Pour les gens vivant à proximité d'un marécage, quelle que soit leur origine ethnique :

— *mandeha andremotse*, aller au marais.

Les lieux où l'on va à la selle sont immédiatement dérivés des expressions qui viennent d'être décrites :

— *ala raty*, la mauvaise forêt, ou, tout simplement, *ala*, la forêt ;

— *am-pamontoña*, à l'extérieur ;

— *antotoria* (tanosy), à l'endroit où on dépose des immondices.

Ou encore :

— *kabone* (vezo), du français « cabinet » ;

— *tany veta* (tandroy), « terre souillée ».

De cette terminologie, on peut retenir que l'on va à la selle à l'extérieur, dans la nature qui entoure le village, loin des maisons.

L'action d'uriner

Les hommes, comme les femmes, s'accroupissent pour uriner, alors que certaines personnes âgées, parfois, doivent s'agenouiller. On utilise pourtant des termes qui permettent de distinguer si l'action est réalisée soit par des femmes ou des enfants, soit par des hommes.

Dans le premier cas, on utilise *mamany* (sans autre sens littéral apparent, tous dialectes locaux).

Dans le second on peut dire :

— *manarirano* (tous dialectes), — littéralement, jeter de l'eau.

Ou :

— *mañoriba* (tanosy, tandroy), *manoriba* (vezo, tanalana).

Ces deux termes ont pour radical *oriba* qui signifie urine.

En ville, ou au cœur d'un village, les gens peuvent aussi uriner dans un *moraba* ou *moramba*, terme issu de l'arabe, qui désigne un petit emplacement clos de quatre parois légères en matériaux végétaux, *vondro* (*Typha angustifolia*) et *bararata* (phragmites), placé à peu de distance de la maison et à l'intérieur duquel on se douche, on se lave ou on urine.

Les termes décrivant l'action d'uriner ne font pas référence au lieu, dans la nature, où l'action se déroule. On peut uriner très près de chez soi, voire dans le *moraba* qui fait presque partie de la maison.

De façon générale, on est tenu d'employer des euphémismes chaque fois que l'on parle d'aller à la selle ou d'uriner en présence de personnes d'un autre sexe ou d'une autre classe d'âge. L'expression *miamonto* (nasikoro) ou *manamonto* (en général), c'est-à-dire tout simplement « sortir », est alors la plus souvent utilisée. Pour uriner on a aussi l'habitude d'annoncer : « *olombelo tsy akoho* » (les gens ne sont pas des poulets).

Les excréments

L'excrément est désigné par *tay* ou, chez les Masikoro, *siritse*. *Tay* — tout court — fait référence à l'excrément humain.

Mais on parle de *tain-tsofy* (le cérumen, littéralement excrément d'oreille), *tain-ky* (déchets inscrutés dans les dents, excrément des dents), *tain'oro* (la morve sèche, excrément du nez), *tain'isy* (les glaires vaginales, excrément du sexe féminin)...

Si on veut parler des excréments d'animaux, il faut un déterminant. Par exemple, *tain-kosó* (excrément de porc), *tain'alika* (de chien), *tain-piso* (de chat), *tain'aombe* (de bœuf)...

L'excrément de chien comporte, pour tous les Malgaches, une valeur particulièrement répulsive, provoquant le risque d'une très grave souillure. Pour les Tandroy, les Mahafale, les Tañalaña, le porc est aussi un animal impur, que l'on renonce à élever. Pour d'autres groupes de la région, les Vezo par exemple, le porc fait l'objet d'un interdit alimentaire assez répandu (absolu pour les possédés), mais on peut en faire l'élevage pour la vente. L'idée de l'impureté du porc provient sans doute davantage des fonctions d'hygiène, que cet animal assure en errant librement à la recherche des excréments et des déchets les plus divers, qu'à une hypothétique influence islamique.

Les ordures

Akata est un terme générique pour désigner toutes les ordures ou déchets non chargés d'un contenu de souillure « morale » ou « religieuse » (nous préciserons cette notion). Seuls les Tanosy utilisent plutôt, dans le même sens, *ahitsy*.

Au sens propre, *akata* désigne pourtant les herbes et les plantes sauvages qui poussent spontanément. Les divers détritiques — excréments exclus — qui entourent les lieux habités sont donc assimilés à ces mauvaises herbes. À leur propos, on n'utilise pas le terme « sale » (*maloto*). D'une cour encombrée de détritiques, on ne dira pas qu'elle est sale, mais, littéralement, qu'elle est « pleine d'herbes » (*feno akata*). Le terme *maloto* sera davantage utilisé dans un contexte abstrait : *safa maloto* (une parole impure), *saina maloto* (une mauvaise pensée).

Le mot cour — l'emplacement libre situé devant la case — est d'ailleurs désigné par *hazavá* — ou *kiririsa* (tandroy) — qui signifie littéralement « clairière », lieu dont on a enlevé la végétation naturelle.

Au fond, les détritiques qui encombrant le voisinage des cases n'indisposent pas vraiment les villageois. On peut songer à les enlever pour rendre le lieu plus attrayant, ou parce que les autorités l'ont ordonné, mais leur présence ne suscite que de l'indifférence. Il n'en va pas de même des saletés qui peuvent produire une « souillure ».

LA NOTION DE SOUILLURE (*HÁTIVA*)

Le terme *hátiva* pourrait se traduire, très approximativement, par «souillure». La personne ou la chose touchée par le *hátiva* est dite *tiva*. On devient *tiva* si l'on entre en contact direct avec une chose «souillée» ou si l'on se trouve en état de *havo*.

Le *havo* est l'état dans lequel on se trouve

«à la suite d'un manquement, réel ou supposé, conscient ou inconscient, individuel ou lignager, à l'égard d'une règle imposée par les ancêtres ; ce manquement est considéré comme devant conduire à des conséquences néfastes pour l'individu «coupable» ou pour son lignage.» (FAUROUX, 1989 : 278).

Le fait d'être *tiva* est chargé de lourdes conséquences négatives. En particulier, il ne permet plus d'avoir accès aux grands flux positifs qui unissent la surnature et les vivants. On ne peut plus recevoir la bénédiction des ancêtres et, plus grave encore, on peut se trouver en situation d'empêcher cette bénédiction de retomber sur l'ensemble de son groupe lignager. Tant que l'on est *tiva*, on ne peut jouer de rôle actif dans les cérémonies lignagères et on court fortement le risque d'attirer la malchance ou le malheur sur l'ensemble de la famille.

On devient *tiva* en entrant en contact direct avec un objet souillé ou après avoir accompli un acte contre les règles. Si ce contact ou cette faute sont restés inaperçus, la souillure n'en existe pas moins. C'est alors le devin guérisseur (*l'ombiasy*) qui, interprétant divers signes (rêves, maladies touchant la personne «souillée» où l'un de ses proches...), saura découvrir l'origine inconnue de la faute. Il déterminera alors la nature des rites de purification qui permettront de «laver» la faute, presque toujours au prix d'un sacrifice sanglant. Le contact direct avec le sang menstruel et les excréments rend *tiva*. Avec quelques nuances, cependant, pour ce qui concerne les excréments. La fiente de bœuf ne souille pas. En revanche, la souillure est grave quand il s'agit d'excréments d'homme, de chien — animal particulièrement impur —, ou d'animaux tabouisés (le porc, surtout, et parfois la chèvre dans la région de Tuléar). Certains sortilèges particulièrement redoutés — *fanaboka* — utilisent notamment des excréments d'hommes et de chiens. Les excréments d'un nouveau-né ou d'un très jeune enfant (*tain-domotse*) n'apportent pas de véritable souillure. De même ceux d'un membre de la famille. On parle alors — non sans humour — de *fofon-kavana*, l'odeur d'un parent.

Les implications de cette situation sont extrêmement sévères et biaisent profondément tous les comportements relatifs à l'hygiène publique et familiale.

Il est extrêmement choquant :

— de déféquer dans un lieu fermé et, notamment, à l'intérieur d'une maison, même s'il existe une pièce réservée à cet usage ; les gens pensent qu'ainsi, on « stocke » les impuretés et que les mauvaises odeurs vont s'accumuler (*mievoke amin-tay, amin'amily*). La pièce se charge progressivement d'un contenu négatif insupportable, surtout, si des non-parents y ont accès. La situation est encore aggravée dans le cas d'appartements collectifs : en déféquant à un étage supérieur, on insulte tous ceux qui se trouvent dans les étages inférieurs ; de même, l'idée de placer la cuisine à proximité des latrines est insupportable :

— pour un homme, d'utiliser les mêmes W.-C. que sa mère ou que sa sœur : il s'agit purement et simplement d'un cas d'inceste ;

— de satisfaire ses besoins naturels dans la cour ou devant la porte d'une maison ; si l'on est pris en flagrant délit, les sanctions sont graves et prononcées par l'assemblée villageoise (*fokonolo*) ; il sera toujours nécessaire de verser le sang d'un animal pur (*hifikifike*). Pendant la cérémonie, le coupable doit demander pardon à Dieu, aux ancêtres, par l'intermédiaire de l'officiant qui est le responsable cérémoniel (*mpitan-kazomanga*) de son lignage. Si on trouve un étron devant sa porte et si le coupable n'est pas identifié, il faut craindre une tentative d'ensorcellement et prendre diverses mesures protectrices ;

— lancer sur quelqu'un un excrément d'homme, de porc ou de chien constitue l'une des pires insultes que l'on puisse adresser à un ennemi. Lors de la campagne présidentielle, certaines affiches de candidats furent souillées de cette façon. De même, toute imprécation mentionnant que l'on fait manger de la fiente à son adversaire (*hano tay, hano tain'tsinao...*) est considérée comme particulièrement grave.

Si quelqu'un — y compris un jeune enfant — souille un lieu sacré (tamarinier ou source abritant un esprit, abords d'un tombeau...), c'est l'ensemble du lignage qui pourra être sanctionné en recevant du *havo*, avec toutes les conséquences gravement négatives que cela implique.

Par ailleurs, il est gravement déshonorant de nettoyer des W.-C., et particulièrement des W.-C. publics, ainsi que de vider des fosses d'aisance. Par extension, il est même déshonorant, à Tuléar, de travailler à la voirie, y compris comme chauffeur ou, même, secrétaire-dactylographe. Si des beaux-parents apprennent que leur genre effectue un tel travail, il est immédiatement chassé du groupe familial. On dit de lui qu'il jette sa dépouille mortelle (sous entendu hors du tombeau lignager), *manary faty*. Dans le même sens, on raconte complaisamment l'histoire de ce jeune homme qui ne savait pas que son père, durant de longues années, avait financé

ses études en nettoyant les latrines municipales et qui, l'apprenant par une indiscretion, aurait immédiatement démissionné de son travail et renié son père.

En effet, l'argent ainsi gagné ne peut être utilisé à nourrir sa famille ou à acheter des bœufs. C'est de l'argent impur (*drala tay, drala tiva, drala timbo*) qui doit brûler les doigts et qu'on doit «jeter par les fenêtres» en se saoulant ou en compagnie de prostituées.

Par contraste, l'aspect tout à fait anodin des ordures qui entourent les lieux habités provoque l'indifférence. On ne se préoccupe guère, dans un village masakoro ou vezo, de balayer l'espace devant sa case ou de faire disparaître des détritux auxquels personne n'attache la moindre importance. On ne procédera à un grand nettoyage que si est annoncée la prochaine visite des gendarmes ou d'une autorité : on craint alors des ennuis divers, une amende, une réprimande publique... Au temps de la colonisation on pouvait, pour cette raison, se voir imposer de lourdes corvées de travaux publics.

La notion de microbe est entièrement inconnue, et les enfants peuvent rester couverts de poussière ou de crasse sans que les parents s'en inquiètent, alors qu'ils seront soigneusement essuyés après avoir déféqué. Nul ne songerait à se laver les mains avant les repas, même si l'eau ne manque pas.

On aime, en revanche, se plonger dans l'eau ou se doucher — quand cela est possible —, mais plus pour le plaisir et la fraîcheur que cela apporte que par référence à une idée d'hygiène. L'étude lexicographique n'a pas eu le temps d'aborder le thème de l'eau, mais il est clair que tous les groupes du Sud-Ouest s'accordent pour reconnaître à l'eau un rôle purificateur symbolique. L'eau et la mousse (autre symbole de fraîcheur) entrent dans la composition des «charmes» qui, avant une grande cérémonie, permettent de purifier l'assemblée et d'enlever le *havo*. Par contre, on n'a aucune idée du rôle infestant de l'eau stagnante et croupie où les enfants se plongent sans crainte au milieu des immondices.

En fait, dans la logique des habitants de Tuléar, la «propreté» consiste soit à se baigner, soit — surtout — à éliminer des souillures acquises par un contact malencontreux. Dans ce dernier cas, c'est le sang d'un animal sacrifié qui rendra la chose possible.

CONCLUSION PROVISOIRE

L'approche lexicographique des problèmes de la propreté et de l'hygiène à Tuléar demeure incomplète. Il serait indispensable, d'étendre l'étude à l'eau et à ses usages. Pourtant, quelques éléments très utiles ont été apportés à la réflexion. Pour les divers groupes qui vivent dans le Sud-Ouest de Madagascar et à Tuléar, la

notion de saleté recouvre deux types de réalités radicalement hétérogènes. Le concept de souillure (*hàtiva*) constitue le critère de différenciation.

À propos de la saleté qui ne comporte pas de souillure, les habitants de Tuléar et de la région manifestent une indifférence à peu près totale. Personne n'est choqué de voir des objets divers traîner devant sa maison ou dans la rue : papier gras, boîtes de conserves rouillées, restes alimentaires que se disputent volailles, chiens et cochons... Mais, les implications de cette négligence ne sont, au fond, pas très graves. Une politique éducative bien menée, assortie de mesures discrètement répressives, suffirait vraisemblablement à apporter des améliorations sensibles sans choquer exagérément la population.

En revanche, les saletés qui peuvent rendre *tiva* sont beaucoup plus difficiles à gérer et obligent à une réflexion particulière. Deux conséquences majeures paraissent s'imposer.

Premièrement, l'impact émotionnel lié à l'idée de souillure a trop de force pour qu'on puisse espérer y remédier par une simple action éducative. On se trouve là en présence des éléments les plus profondément enracinés des cultures du Sud-Ouest malgache. Mais la force même de la réaction phobique devrait pouvoir être utilisée dans le sens recherché : il n'y a pas à persuader les nouveaux citadins de l'aspect répugnant que donne à leur ville le spectacle d'excréments abandonnés un peu partout.

L'originalité du problème, mise en lumière par l'étude lexicographique, vient du fait que :

— d'une part, il n'est pas possible d'envisager un service de nettoyage direct ;

— d'autre part, on ne peut mêler les excréments d'un sexe à l'autre, d'un groupe lignager à l'autre. À la limite, chacun ne peut s'occuper que de ses propres excréments.

D'où, deuxièmement, une seconde conséquence majeure : la solution classique qui consiste à édifier des latrines n'est pas utilisable à Tuléar.

Les latrines publiques cumulent tous les inconvénients. Elles sont situées dans un local fermé, des inconnus y mélangent leurs excréments, la propreté des lieux ne peut pas être maintenue...

Les latrines familiales sont, elles-aussi, difficiles à réaliser. Il faudrait les construire à l'extérieur, le plus loin possible de la maison où l'on vit, mais, de plus en plus, cela signifie à proximité immédiate de la maison du voisin. À l'heure actuelle, on trouve la source de la majorité des conflits de voisinage dans les quartiers anciens où existent déjà des latrines.

Une solution spontanée a été dégagée par les habitants qui vivent à peu de distance de la mer, mais elle est catastrophique pour le développement touristique de la ville. Il s'agit de déféquer de part et d'autre d'une jetée qui, à quelques mètres du plus grand hôtel de Tuléar, s'enfonce dans la mangrove. À marée haute, la mer nettoie assez bien les déjections des heures précédentes. Pendant quelques mois, en 1986, les autorités ont tenté d'interdire cette pratique, en recourant même à une répression violente marquée par l'intervention de l'armée, assortie d'arrestations suivies d'amendes ou d'incarcérations... Rien n'a pu y faire. Pour limiter l'impression très négative laissée sur les visiteurs, on a envisagé, il y a peu, de construire de nouvelles jetées, qui n'auraient que cet usage, et seraient situées dans des lieux moins touristiques.

Mais, au mieux, cette solution ne concerne que quelques centaines de personnes qui vivent près de la mer. Il n'est pas possible de laisser plus de cent mille personnes uriner et déféquer un peu partout dans un espace de plus en plus occupé, mais toujours aussi dépourvu de possibilité d'écoulement.

Ce n'est pas aux linguistes, bien entendu, qu'il appartient d'apporter la solution technique à un tel problème. Mais il est précieux que, grâce à eux, le problème soit plus nettement posé. Grâce à eux, aussi, il est devenu manifeste que la solution définitive ne passe ni par un simple effort d'éducation à effet rapide, ni par la construction de latrines publiques.

*
**

BIBLIOGRAPHIE

- ANDRIAMANJATO (R.), 1957. — *Le Tsiny et le Tody dans la pensée malgache*, Paris, Présence Africaine, 101 p. (Pour l'équivalent en Imerina de la notion de havoa.)
- BOURKE (J. G.), 1981. — *Les rites scatologiques*, Paris, Presses universitaires de France (PUF), 317 p.
- CORBIN (A.), 1982. — *Le miasme et la jonquille*, Paris, Aubier, 324 p.
- DOUGLAS (M.), 1967. — *Purity and Danger*, London, Routledge & Kegan Paul Ltd.
- DOUGLAS (M.), 1971. — *De la souillure : Essai sur les notions de pollution et de tabou*, Paris, Maspéro, 194 p.
- EPELBOIN (M.), 1981-1982. — « Selles et urines chez les Fulbe bande du Sénégal oriental : Un aspect particulier de l'ethnomédecine », in Cah. Orstom, sér. Sci. Hum., XVIII, n° 4 : 515-530.

- FAUROUX (E.) (éd.), 1989. — *Le bœuf et le riz dans la vie économique et sociale sakalava de la vallée de la Maharivo*, Antananarivo-Paris, ministère malgache de la Recherche scientifique et technologique pour le développement (MRSTD)-Orstom, Aombe n° 2, 295 p. (Pour la notion de havoa chez les Sakalava.)
- HAUDRICOURT (A. G.), 1977. — *Notes d'ethnozoologie : le rôle des excréments dans la domestication*, Montréal, L'Homme, XVII, n°s 2-3 : 125-126.
- PETERS (A.), 1982. — « L'hygiène et les traditions de propreté, l'exemple des Antilles françaises », in Bull. d'Ethnomédecine, n° 11, mars 1982 : 3-24.
- VIGARELLO (G.), 1985. — *Le propre et le sale : l'hygiène du corps depuis le Moyen Âge*, Paris, Seuil, 285 p.